

« Grands mâts de Mannahatta ! Magnifique Manhattan ! Belles collines de Brooklyn ! Indescriptible spectacles et immense leçon ! Ma ville ! » Walt Whitman. Terminus de ce voyage, il faut quitter New York pour mieux y revenir. Mais on garde des images, des sons, des odeurs plein la tête. Alors quittons New York à Grand Central Station avec Philippe Morin, et pensons déjà à y revenir.

Philippe Morin : Grand Central Station : Terminus

Agglutinés sur le quai, entre les deux rames à jamais immobiles, nous tentions en vain d'échapper à la chaleur.

Même à cette profondeur, la température était caniculaire et devait avoisiner les quarante degrés. La plupart d'entre nous cherchaient un peu de fraîcheur au contact direct du béton. Nous étions allongés sur le sol, les plus courageux étaient assis en tailleur et plaquaient leur dos trempé de sueur contre des valises récupérées dans l'express qui aurait dû partir pour Fairfield, Connecticut, il y a presque quinze ans de cela. Il me semble que plus personne ne se trouvait à bord des deux trains de banlieue qui nous encadraient. Par cette chaleur, les banquettes de skaï à l'intérieur étaient aussi inconfortables qu'un dossier de chaise hérissé de clous rouillés.

J'ai vu Maier boire la dernière goutte d'eau croupie que recelait le bidon qu'il avait récupéré sur un vélo. Ses doigts relâchèrent leur étreinte sur ce qui était jusqu'à présent son bien le plus précieux. Le récipient de plastique roula sur le quai, franchit la large ligne jaune qui avertissait de la proximité immédiate de la voie puis tomba sur le ballast.

Maier luttait pour ne pas s'assoupir mais je sentais que c'en serait bientôt fini. Il fournissait un effort surhumain pour garder les yeux ouverts.

C'était en grande partie grâce à lui que nous avons constitué notre communauté et que celle-ci avait perduré jusqu'à aujourd'hui. Il avait mis son sens pratique, sa bonne humeur et sa débrouillardise au service de tous.

Je me rappelais l'avoir croisé pour la première fois en surface, non loin de cette gare de Grand Central. Ce devait être au coin de la 41^{ème} rue et de Park Avenue. J'avais été surpris par la sérénité apparente de ce grand type blond, aux cheveux hirsutes et aux traits juvéniles, qui ne paniquait pas au milieu des milliers de New Yorkais affolés. La mer démontée constituée par ces derniers venait se fracasser en vagues successives contre les vitrines des buildings, les entrées de parkings souterrains ou les véhicules immobilisés sur la chaussée, tandis que lui, Maier, demeurait imperturbable, tonnant ses ordres d'une voix pleine d'assurance, s'aidant de gestes brefs pour se faire comprendre, coordonnant l'action de parfaits inconnus qui ignoraient qu'ils formeraient bientôt une équipe soudée et parée pour la survie.

Un long râle mit un terme à mes divagations. Je tournai la tête vers l'origine de la plainte, sur ma gauche, et surpris Slimane qui se tordait de douleur. Adossé contre la paroi métallique d'un wagon, il grimaçait. De petits monticules de sable s'étaient formés contre ses jambes. Les grains avaient été charriés par une espèce de foehn depuis les rues ensablées jusqu'au hall, puis ils avaient lentement dégringolé jusqu'ici, jusqu'aux entrailles de la gare.

Les doigts de Slimane étaient repliés sur son ventre. Il tremblait.

— Lui non plus n'en a pas pour longtemps.

Merckx était d'une humeur exécrable depuis plusieurs semaines. La perspective de notre fin murait l'ensemble de la communauté dans le silence, à l'exception du Flamand d'origine. L'imminence de cette issue fatale semblait développer chez lui un cynisme morbide.

— Tu ferais mieux d'économiser tes forces et surtout ta salive, lui conseillais-je dans un souffle.

Je regrettais aussitôt de ne pas avoir moi-même appliqué cette recommandation et d'avoir articulé quelques mots. Ma bouche était tellement pâteuse que l'étourdissante sensation de soif qui m'accablait parut alors redoubler d'intensité.

— Je n'ai plus rien à économiser depuis bien longtemps, mon pauvre ami. Slimane me manquera. Dans ce sous-sol abject où nous avons eu la folie de nous terrer, qui plus est de notre propre initiative, c'était un des rares qui avait un tant soit peu de conversation et d'esprit.

— J'ai pas encore clamsé, fils de pute, maugréa Slimane.

Un fracas métallique vint ponctuer d'une façon un peu théâtrale la réponse de Slimane. Un morceau de poutrelle soutenant une partie de l'arche qui surplombait les escaliers au bout du quai venait de céder. Probablement sous le poids du sable accumulé en surface, à cause du manque d'entretien et de l'oxydation.

— Enterrés vivants : au moins nous ne pourrions pas nous plaindre que la mort nous a pris par surprise, s'esclaffa Merckx.

Clayton, son éternel stetson vissé sur le crâne, fit claquer le talon renforcé de fer de ses santiags sur le quai en se rendant à l'endroit où s'était produit l'accident.

— Le reste ne va pas tarder à se casser la figure aussi, déclara le Texan en se tordant le cou pour examiner l'armature métallique mal en point.

Clayton me bluffait depuis le premier jour où j'avais eu la chance de faire sa connaissance. Il avait perdu femme et enfants lors de la deuxième averse d'ogives nucléaires sur l'est du pays, il avait assisté à l'effondrement d'une nation et d'une civilisation, aux effroyables scènes de chaos dans Big Apple et malgré ces épreuves qui auraient laissé n'importe qui sur le carreau, il conservait un dynamisme et une envie d'aller de l'avant irrépressibles. « Le cadavre remue encore » me disait-il avec un sourire qui faisait ressortir les rides profondes de son visage tanné par le soleil, lorsque je lui faisais part de mon étonnement quant au comportement éternellement optimiste qui était le sien. J'appréciais beaucoup sa participation à la vie du groupe, également. Les journées étaient interminables dans la gare en ruine et Clayton avait toujours une anecdote à raconter pour égayer ce quotidien morose. Il avait vécu mille vies. Je ne me lassais pas des péripéties émaillant la période où il avait travaillé dans la prospection de pétrole du côté de Houston. J'avais l'impression de me retrouver plusieurs décennies en arrière, à l'époque du célèbre feuilleton télévisé narrant les aventures de la famille Ewing.

— On est déjà morts, qu'est-ce que ça peut nous faire de finir enseveli ici ? reprit Merckx.

— Je veux crever comme un homme et pas comme un rat, lança péniblement Maier.

Clayton et moi tournâmes la tête vers lui. Je ne m'attendais pas à une quelconque réaction de la part de Maier qui était en train d'agoniser. Il était le plus mal en point du groupe. La balle qui l'avait privé de l'usage de son bras droit avait aussi entraîné une infection. Des cercles concentriques s'épanouissaient autour de la plaie purulente, à une dizaine de centimètres de son épaule. Les cercles présentaient un dégradé subtil allant du noir au bleuâtre en passant par le violacé. Une odeur horrible se dégageait de son bras qui pourrissait lentement mais sûrement. Le manque d'eau et de nourriture n'avait évidemment rien arrangé.

— Maier a raison, déclara à son tour Slimane. On est condamnés, on ne le sait que trop bien. Pourquoi ne pas mobiliser nos dernières forces pour mourir au moins à l'air libre ?

— Parce que nous ne réussirons jamais à remonter à la surface, pardi, répondit Merckx.

Slimane le fusilla du regard. La colère dans ses yeux sombres me surprit car jusqu'à présent je n'y avais jamais décelé que de la modération et de la retenue, même dans les pires épreuves que nous avions traversées, comme pendant l'attaque des maraudeurs du mois dernier qui avait valu à Maier sa blessure.

— Qu'est-ce qui te permet d'être aussi affirmatif ? demandais-je à Merckx.

— Au choix : notre état de délabrement physique, les éventuelles mauvaises rencontres que nous pourrions faire aux niveaux supérieurs, les chiens errants, le taux de radioactivité inconnu là-haut, le fait que nous ayons muré la plupart des accès si ce n'est la totalité, l'absence de vivres... Dois-je vraiment continuer mon énumération ?

Slimane répliqua sèchement mais je perdis le fil de la discussion durant quelques instants. À cause de la soif et de la chaleur, j'eus un vertige qui fit tourner et danser devant moi les rames de trains de banlieue à l'arrêt et les corps languides de mes compagnons. Le maelström cessa bientôt et je pus de nouveau me concentrer sur la conversation en cours.

— Merckx n'a pas tout à fait tort, avoua Maier avant de se contracter sous l'effet d'un spasme douloureux.

Il rejeta la tête en arrière, grimaçant, la mâchoire verrouillée. Une couronne de gouttes de sueur ceignait son front, validant son statut de roi misérable d'une assemblée de lépreux.

— Et si nous prenions la tangente en train, tout simplement ? proposa Clayton. Certes, personne n'a son permis de conducteur mais ça ne doit pas être si compliqué que cela.

Maier avait repris ses esprits. En geignant, il rappela qu'au niveau des voies nous avions aussi protégé notre camp de base d'éventuelles invasions et obstrué les tunnels alentours.

— Il existe bien un moyen de quitter cette souricière, dit Slimane.

Nous braquâmes nos regards embués par des années de privation et de souffrance sur lui. Nous savions qu'il avait servi durant des années dans les forces spéciales d'une armée nord-africaine. Slimane, au sein de notre bande, était le seul au départ de notre aventure commune à savoir se servir d'un revolver. Il était capable de transformer un bout de métal rouillé en une arme létale redoutable. Il nous avait permis de résister à plusieurs assauts menés par des pillards. Il nous avait enseigné le rationnement et des rudiments de tactique militaire. Sans lui, nous n'aurions pas tenu une semaine dans les profondeurs de Grand Central. Sa pondération et sa clairvoyance avaient été nos plus précieuses alliées.

— Nous avons neutralisé les ascenseurs afin d'éviter une intrusion hostile mais je pense qu'il est toujours possible d'utiliser la cage de ceux-ci pour remonter au rez-de-chaussée, annonça-t-il.

Une chape de silence pur nous écrasa un bref instant. Maier, Clayton, Merckx et moi étions chacun perdus dans nos pensées en train d'évaluer la faisabilité du projet. Utiliser les cages d'ascenseur pour accéder à la surface était synonyme d'une sacrée séance d'alpinisme. Comme souvent lorsqu'un semblant de calme noyait les allées poussiéreuses de notre repaire, Merckx se manifesta.

— C'est jouable si on oublie que nous sommes tous des grabataires à l'article de la mort, ironisa-t-il.

— On a le matériel adéquat... rétorqua Clayton.

— Mais pas la force pour ne serait-ce que tenir debout, insista Merckx.

J'écoutais les uns et les autres exposer leurs arguments. Je notais qu'ils éprouvaient les plus grandes difficultés à parler. Moi-même, je n'avais plus l'énergie nécessaire pour soutenir un point de vue, quel qu'il soit. La soif était en train de me terrasser.

Je considérais nos compagnons qui n'avaient pas estimé nécessaire de prendre part au débat ou qui en étaient physiquement incapables. Je n'étais pas surpris que Vaughters soit resté dans son coin. Il avait toujours été le plus solitaire de nous tous. Je ne me souvenais pas de la dernière fois où j'avais échangé quelques mots avec lui. En revanche, Livingston devait aller très mal pour ne pas avoir réussi à se joindre à nous. Je remarquais qu'Allen était couché de tout son long sur le quai. Il ne bougeait plus. J'eus la quasi-certitude qu'il était mort.

Maier lut sur mon visage que quelque chose clochait. Il suivit mon regard et eut la même intuition que moi. Il se détacha du groupe puis s'avança en boitant jusqu'à Allen.

— Lui n'aura pas eu le privilège de pousser son dernier soupir à l'air libre, déclara Maier après avoir contrôlé au poignet le pouls figé de notre camarade.

Je trouvais la force d'aller jusqu'à Maier pour l'aider à se relever – ses genoux ne parvenaient pas à supporter le poids de sa pourtant maigre carcasse. Les yeux à jamais vides d'Allen me fixaient.

— Vous faites ce que vous voulez mais moi je remonte, dit Slimane avec calme.

Il avait parlé sans une once d'énervement dans la voix mais tous ceux qui l'avaient entendu savaient qu'il était dorénavant impossible de le faire changer d'avis. Personne ne pouvait plus le stopper. Aucun discours ne le ferait renoncer.

Slimane s'éloigna d'un pas lent. Sa longue et fine silhouette voûtée était attirée comme un aimant par la cage vitrée de l'ascenseur située au milieu du quai.

— Qu'est-ce que tu crois, gros malin ? Qu'un liftier en uniforme va te ramener jusqu'à la 42^{ème} rue ?

Slimane ne prit pas la peine de répondre à Merckx. Il examina les parois de l'ascenseur puis éprouva du bout des doigts la solidité des panneaux de verre entourant la cabine. Des graffitis et des tags avaient été peints afin d'égayer les lieux – en vain. À moins que ces fresques criardes et malhabiles n'aient été commises dans le seul but de distraire ceux qui les réalisaient.

Derrière moi, Clayton empoigna ses outils.

— Écarte-toi, demanda-t-il à Slimane en soulevant une masse d'un mètre de long.

Sans ajouter un mot, Clayton projeta la tête parallélépipédique en métal de son instrument de démolition contre la porte de l'ascenseur qui était elle aussi vitrée.

La glace explosa dès le premier impact, occasionnant un tumulte assourdissant.

Le Texan passa sa tête chapeauté dans la brèche qu'il venait de créer et localisa la cabine environ quatre niveaux au-dessus de notre position.

— En fait, je pense qu'elle se trouve au palier le plus haut. C'est un vrai coup de bol. Cela va nous permettre de grimper jusqu'à l'avant-dernier étage puis d'achever le reste du parcours à pied.

— Si cette fichue cabine avait été là, ouverte devant nous, on pouvait dire adieu à nos rêves d'ascension, dis-je sans très bien savoir si la possibilité de fuir faisait vraiment de nous d'heureux veinards.

— Dégage l'ami, fit Clayton en me poussant du coude.

Nous croupissions sur les quais du dernier niveau de la gare de Grand Central depuis des années et maintenant c'était à croire que nous ne pouvions plus y demeurer une minute supplémentaire.

L'ancien prospecteur de pétrole épaula l'arbalète qu'il avait récupérée au début des émeutes dans un magasin de chasse sur Orchard Street, dans Lower Manhattan. L'arme de jet expulsa son projectile bricolé artisanalement – un grappin en fer rouillé à trois griffes muni d'un filin en nylon – et celui-ci se ficha solidement du premier coup dans les armatures d'acier du soubassement de la cabine.

Maier poussa un cri de victoire. Slimane sourit et posa sa main sur mon épaule.

— Je parie que personne n'avait tenté auparavant d'appuyer sur le bouton ? fit Merckx.

— Je crois que pas un jour n'est passé sans que je n'appuie machinalement dessus, dis-je, satisfait de clouer pour une fois le bec au Flamand qui, bon perdant, esquissa un rictus amusé.

Clayton nous expliqua ensuite la marche à suivre. À l'aide de mousquetons et de bloqueurs Capitan, nous allions devoir nous hisser jusqu'à l'avant-dernier niveau.

— Je vais ouvrir la voie car il faudra dégommer la porte là-haut et je ne vois que moi pour effectuer le boulot, déclara-t-il.

Personne n'eut l'idée saugrenue de le contredire. Je considérais Maier dont le visage avait la pâleur de celui d'un spectre. Je fus choqué du contraste avec son bras blessé qui, me semblait-il, noircissait de minute en minute.

Clayton passa à l'acte sans plus attendre. La facilité avec laquelle il s'éleva dans les airs, à la force de ses bras maigres, me stupéfia, d'autant plus que sa masse pendait à sa taille, coincée dans sa ceinture d'ouvrier, augmentant considérablement le poids à tracter.

— C'est dingue ce qu'on parvient à réaliser avec les bons accessoires, raila Merckx.

Suspendu à une vingtaine de mètres du sol, tenant le bloqueur Capitan à une main, Clayton dégaina sa masse et envoya un coup puissant dans la vitre qui lui faisait face.

Une fois encore, il réalisa l'exploit de faire éclater le verre sécurit dès sa première tentative. Il n'en aurait pas eu de seconde, de toute manière. Il n'eut pas l'énergie suffisante pour retenir la masse après l'impact. Celle-ci dégringola, rasa les cheveux ébouriffés de Maier qui n'eut pas le réflexe de rentrer sa tête, et vint s'écraser devant nous dans un vacarme tellurique et sous une pluie de verre.

— Bien essayé, Clayton, mais c'est manqué ! applaudit le Flamand.

Le natif de l'État du Texas imprima un mouvement de balancier à son corps grâce à quelques gesticulations brusques puis, dès qu'il eut atteint une vitesse et une amplitude satisfaisantes, il se détacha et plongea dans l'ouverture en forme d'étoile imparfaite qu'il venait de dégager.

Il n'avait pas le droit à l'erreur et il n'en avait commis aucune. Nous étions bouche bée. Même Merckx en avait la chique coupée. J'étais certain que mes compagnons étaient assaillis par les mêmes pensées défaitistes qui étaient en train de saper mon moral – jusque-là au beau fixe : il était impossible qu'eux et moi rééditions un exploit semblable.

Nous entendîmes Clayton nettoyer à coups de santiags la dentelle de verre qui bordait le sas d'entrée conduisant vers notre rédemption.

— Piochez d'autres mousquetons et bloqueurs dans mon sac, c'est à vous de jouer, les enfants.

Nous nous regardâmes en chiens de faïence. Notre enthousiasme avait fiché le camp plus vite que les traders lors de l'évacuation de Wall Street, le jour où les autorités chinoises avaient désigné le building du New York Stock Exchange comme cible imminente de leurs missiles.

— Je me lance.

J'eus toutes les peines du monde à admettre que c'était bien moi qui venait de parler. Mes yeux étaient fixés sur le visage taillé à la serpe de Slimane. Il acquiesça.

— Tu vas y arriver, je n'en doute pas, m'encouragea-t-il.

— Montre leur de quoi tu es capable, Zabriskie, dit Merckx sans une once d'ironie.

Clayton dirigea mes gestes depuis son poste d'observation. Il m'assista pour fixer correctement le bloqueur sur la corde de nylon. J'eus la surprise de trouver le début de l'ascension plus facile que ce que j'avais imaginé. Cependant, les choses se compliquèrent une fois que je fus arrivé à mi-course. Ce qui restait de mes biceps se mit à chauffer d'une façon incroyablement douloureuse. J'eus le sentiment que mes doigts agrippés autour du manche du bloqueur étaient rongés par de l'acide. Clayton et Slimane perçurent mon trouble et m'exhortèrent à ne pas flancher. Merckx aussi donna de la voix pour me motiver.

Un miracle se produisit : ce fut l'unique explication pour justifier mon exploit. Parvenu sous la cabine de l'ascenseur, Clayton m'attira jusqu'à lui et surtout jusque sur la terre ferme. Ce fut lui qui me détacha. Je le sais car Slimane me l'a dit. Je n'ai gardé aucun souvenir des ultimes instants de mon ascension. Ce fut comme si ma cervelle s'était déconnectée, victime d'une surchauffe identique à celle qui tétanisait mes bras.

Clayton me donna quelques gifles pour me faire revenir à moi.

— Reprends-toi gamin, c'est pas le moment de dormir.

La soif, la faim, l'épuisement extrême, sans doute la maladie, ce cocktail redoutable me donnait une fois encore l'impression que mon environnement avait entamé une nouvelle révolution autour de ma tête. La voix du Texan me parvenait – c'était mon sentiment – de tous côtés, et était modulée par un mystérieux variateur qui la rendait au choix stridente, très basse ou ultra aiguë.

— Je ne veux pas que des chiens errants nous surprennent, reprit Clayton. Pendant que j'aide les autres à grimper, toi, tu nous couvres.

Joignant le geste à la parole, il me confia son vieux fusil à pompe à canon court, un Remington noir mat chargé de cinq balles de calibre 12 dont la portée de dix mètres devait me permettre de tenir en respect les canidés trop curieux. Ces derniers pullulaient dans Grand Central il y a quelques années et attaquaient depuis longtemps l'homme pour se nourrir. J'avais plutôt intérêt à ouvrir l'œil, en gardant le doigt sur la détente.

Ce fut au tour de Maier de tenter l'escalade. Toutefois, nous comprîmes tous au bout de quelques secondes seulement qu'il ne décollerait pas ses talons de plus de dix centimètres du plancher des vaches. Il ne pouvait se servir que d'un bras et celui qui demeurait valide était dépourvu de muscles depuis plusieurs mois.

— Accroche-toi, bon sang, Maier, grogna Clayton qui tapait du pied sur le sol jonché de débris de verre.

Slimane proposa de tenter une montée à deux : Maier s'accrocherait à lui et le Texan et moi devions les assister du mieux possible en tirant sur la corde.

Là encore ce fut un échec. Maier souffrait mille morts et ne supportait aucun contact, aucune entrave, aucun effort. Ses grands yeux verts qui avaient gardé un éclat enfantin s'ouvrirent démesurément et Slimane vit un tsunami de panique les submerger.

— Je resterai avec vous jusqu'au bout, *cavalier* Maier, ne vous inquiétez pas.

Personne n'avait remarqué Vaughters qui s'était approché sans un bruit, conformément à son habitude.

— Je ne comptais pas filer d'ici, de toute façon. Je préfère finir mes jours entourés de mes frères d'armes, que ceux-ci soient morts ou vivants.

LA SUITE ET FIN DANS LE RECUEIL